A vous lecteurs, j'èspere que vous serez étrangers.

CHAPITRE I - RAGE DES ESPOIRS

(MI)

A l'orée d'un village vide
Ou l'on entend peu de couleurs vivre
Seule la radio résonne, pour chanter le suicide

Ici l'eau goutte la rouille
La trouble saveur des dépouilles
Et les carcasses des bicyclettes
Ainsi se taisent sans repères
Comme la pelle écrasée sur le sable
Elle qui rapelle la peine
Que l'on étale sur la table

Ces villes cimetières furent bâties pour des morts
Comme le vaste tombeau lisse
De ceux que leur condition endort

LOTISSEMENT

La foule informe fourmille

Malgré la pénombre du monde

Leurs précieuses prunelles brillent

Et illuminent le mouvement de leurs ombres

LES SILHOUETTES SILENCIEUSES

Sur les quais des alcooliques
Râles et railleries déraillent
Trouble roulement mécanique
Dans ce tremblement l'orgeuil s'enraye

Et les coups rendus sans trêve
Effritent les pauvres os en rouille

LES QUAIS DES ALCOOLIQUES

Sur sa route le temps s'étire
Alors rien ne le retient
D'un pas sourd il se retire
La tête basse comme un chien
Emportant lorsqu'il inspire
Tout ce dont il se souvient

Ainsi seul il repartait
Celui qui marche sans fin
Le regard mince, les dents serrées
Comme la poudre entre ses mains
Qu'il sème sur sa traînée
Poivre moulu de son chagrin

L'HOMME SEUL

A la sueur de leur silence

Et sans un souffle de sens

Les pauvres serpents seyls

Sont les bourreaux de leur suplice

Aspirant jusqu'à la moëlle l'essence

Pour faire se renouveler les cendres

Dans les immensités du temps

Ceux que la douleur fait pendre

MALADIES MORTELLES

La fatigue au bord du front
Sur un matelas de paille, sans blé
J'observais ma nuit se fondre
Et les songes qui s'égouttaient
Sur mes angoisses profondes

Alors ainsi mon rêve m'a semblé
Avec les astres se confondre

INSOMNIE

CHAPITRE II - LES YEUX DURS

Sous l'aurore et sa clarté éthérée
Siffle un silence de glace
En l'air s'écoulent des gouttes de glace
Cendres d'une campagne cristallisée

Par dessus se dresse l'astre radieux
Qui irradie le froid de ses rayons
Sa fonte féconde l'immense embryon
Et les coeurs chauds chantent à la mort adieu

RENAISSANCE

A l'orée tremblante du firmament
L'orbe Roi brulant de fatigue
Pur de son incandescance prodigue
S'écrasait comme un astéroide
Là où s'évanouissent les horizons limpides

LA MORT DU JOUR

La mère pour ses enfants implore
A la patience de la pierre
Pour le meilleur et pour le pire
Ils vivront de cette prière

LA MERE DE PIERRE

Des aveux sur un banc

Se font souvent à deux

Et de but en blanc

Dans le blanc des yeux

S'éffacent les faux semblants

Des inquiets amoureux

AVEUX

Plongé dans un épais bassin de songes
Le pic du roc piquait du nez
Et de lourdes vapeurs profondes
Etait fait son cotonneux duvet

Comme un enfant calme, il somnolait

LE PIC

Les deux soeurs, de leurs doigts blessés
Gribouillent leurs mèches bouclées
Et laissent la trace du stylo s'éffacer
Puis s'allongent lasses sur le papier

Elles relisent la reliure du passé
Rafraîchi par l'éclat d'un reflet

LES DOIGTS SOEURS

Lorsque la lumière
Pénètre mon antre
Libère mon être
M'ouvre le ventre
Evente mes pertes
Eveille le chantre
Des plaines vertes
Que mon coeur porte
Pour s'en repaître

Alors avant que la lueur ne parte
Je me dois d'inscrire ce qu'elle me porte
À en vomir pour que ressorte
L'amour éphémère, fenêtre ouverte

DE L'AUBE

CHAPITRE III - QU'EN EST-IL DE L'AU-DELÀ ?

Le pin plié sur ses épines

Acides aiguilles, lames que l'on piétine

La peine est parfois cupide

Apres effluves d'endorphine

Des phares se cachent-ils au-delà des collines ?

Puisque si tard débute le doute

Quand est-ce qu'il se termine ?

L'ESPOIR DU PIN

L'explorateur à contre pendule
Percevant le doute son enclume
Ne peut que se retourner
Vers l'excavation à taton
De son âme somme et sommet
Aux heures de peu de clarté
Pour ainsi mieux s'enquerir
Le jour, à l'ombre de jouir
De l'enquête des songes encore troubles
Ce à quoi l'éveil nous rend sourd
Seul pour se ressaisir
Au verso du désir

REVE EROTIQUE

La beauté silencieuse de tout ce qui pousse
Des avances du temps que l'on repousse
Les immenses masses d'air qui glissent
Le détail qui au fur et à mesure s'amenuise
Et le ciel qui pisse sur les prières qui s'entassent
Aussi bien que les souvenirs au fond d'une tasse
Ou les pores des plaies qui respirent
Et toutes les choses qui empirent puis trépassent

En bref tout ce qui nous dépasse
C'est là que le sublime éparse s'incruste
Car tout ce qui vit le fait pour polir
Encore et toujours sans disparaitre, mais se détruire

DESINTEGRATION

Qu'importe le cadre puisque
La beauté n'est pas de marbre
Sa substence s'écoule
Et épouse amoureusement
Presque tous les moules

Elle est partout à receuillir, heureusement

DE LA BEAUTE

Dévêtus à priori

Sans un pli d'idée reçue

Ainsi partent les farfelus

A la recherche des étendues

Où les pendus courrent les prés

Là où les palissades sont inconnues

S'il y a morale, elle reste recluse

S'il y a des chemins, ils furent rebattus

A travers ses terres que l'homme ne connaît plus

Là bas tout est ressenti

Mais rien n'est aperçu

DE LA NATURE

La gorge me noue sans cesse
Lorsque les âmes sont lasses
Terreau du regret s'avère le temps qui passe

Si bien que de pauvres roches que l'on entasse
Semblent parfois porter bien plus de tendresse
Que certains malheureux de notre race
Qui ne savent que qu'on les opresse

Mais porter cette peine laisse derrière soi la trace
D'une volonté arrachée par la cruauté des masses
Et alors une seule question résonne sans cesse
Pourquoi y en a-t-il si peu que la providence embrasse ?

DES AMES SANS MASSES

Plus rien ne coule de source
Et les assoiffés s'écroulent
Vers ou tendre le pouce ?
Si personne ne s'écoute

Alors par hasard je suis rentré
Chez Papa et Maman
À l'heure du café
Il n'y avait plus de secousses

Je suis pourtant parti
Comme si l'on était à mes trousses
Poursuivre ma fuite
Sur les chemins que l'on rebrousse

LE TARISSEMENT

Les insatisfaits font foule à présent
Et le bruit grandit de leur nombre
Affuble le passé au présent
Étire le tapis de son ombre
Jusqu'à ce qu'un jour il succombe

Ainsi tous les enfants du nombre
Seront condamnés au présent

QU'ADVIENDRA T IL DU PRESENT ?

EPILOGUE

Dans le premier endroit
Où j'eusse pleinement habiter pour moi
Pour la premiere fois se révéla
Que pour rentrer chez soi
Il n'est point besoin de longer un couloir

En effet je n'avais jusqu'alors habité
Au milieu de rues que rien ne croisait
Ainsi mes retours se résumaient raides
Comme le pas du funambule

Mais là je n'en revenais pas !
De partout des sentiers s'ameutaient
Serpentant tout autour de mes terres

Parmi eux de loin mon préféré
Ce fut celui qui me menait au ciné
Mais que parfois j'empruntais
À d'autres occasions extérieures

Il s'arrangeait comme une rue aux pavés lisses
Bordée de pots de fleurs colorés
Petites bâtisses
Et chouettes boutiques embourgeoisées

Son déroulé était en pente
Légère mais assez sensible pour fournir
Une perspective significative
Des horizons qu'elle convoquait

Dans mon dos la case départ
La place sociale, ou abondent des doubles bancs bien rangés
Où les regards s'accrochent sur le chemin du marché
Tout y est simple, à taille et à portée
Dans l'ombre des HLM aux hauteurs bien taillées

A son aboutissement enfin se trouvait
Par dessus l'axe de circulation régulier
Une petite paroisse surélevée
Qui dejà d'en bas on aperçevait

J'aimais à en gravir les marches
Et emprunter le portillon d'à coté
Celui qui mène, derrière les remparts du sacré
A un petit parc noblement déserté
Par le silence des morts enterrés

Cette petite route que contournaient mes habitudes
A souvent contrarié ce qui me préoccupait
Ainsi je m'y suis souvent retrouvé

MA ROUTE

Merci à René Char et aux Sages poètes de la rue.

Rédigé et confectionné par Joe Yuméji

Avec l'aide de Nina pour la mise en page

Pour Liliane Castillo